

Des nouvelles qui brillent d'un sombre éclat

Jean Pierre Girard, *J'espère que tout sera bleu*, Montréal, Québec Amérique, 2003, 133 p., 22,95 \$.

Louise Cotnoir, *Carnet américain*, Québec, L'instant même, 2003, 102 p., 14,95 \$.

Gilles Archambault, *De si douces dérives*, Montréal, Boréal, 2003, 168 p., 17,95 \$.

Michel Lord

Number 112, Winter 2003

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/37991ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Productions Valmont

ISSN

0382-084X (print)

1923-239X (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Lord, M. (2003). Review of [Des nouvelles qui brillent d'un sombre éclat / Jean Pierre Girard, *J'espère que tout sera bleu*, Montréal, Québec Amérique, 2003, 133 p., 22,95 \$. / Louise Cotnoir, *Carnet américain*, Québec, L'instant même, 2003, 102 p., 14,95 \$. / Gilles Archambault, *De si douces dérives*, Montréal, Boréal, 2003, 168 p., 17,95 \$.] *Lettres québécoises*, (112), 32-33.

Des nouvelles qui brillent d'un sombre éclat

Voici trois nouvelliers pour qui la difficulté d'être se traduit par de purs bonheurs d'expression.

NOUVELLE MICHEL LORD

APRÈS UN ROMAN, QUATRE RECUEILS DE NOUVELLES et des *Chroniques de voyage*, publiés au début presque en rafales, entre 1990 et 1993, puis de manière plus espacée, Jean Pierre Girard est maintenant fermement établi dans le champ littéraire québécois. Son cinquième recueil de nouvelles, *J'espère que tout sera bleu*, vient confirmer sa pertinence dans le champ restreint de la nouvelle. Très écrites, les neuf nouvelles ne sont pas le fait de ce qu'on appellerait un conteur, tant certaines s'érigent comme des blocs textuels presque recroquevillés sur eux-mêmes. En revanche, certaines nouvelles se font plus transparentes. Toutes demeurent fascinantes et souvent touchantes.

La plupart ont paru ailleurs en revue (*XYZ. La revue de la nouvelle*, *Mæbius*, *Le Sabord*) ou dans des collectifs, et certaines ont été lues en public ou à la radio de Radio-Canada. Toutes méritent certes d'être rééditées — surtout que Girard semble avoir peaufiné pendant des années ses textes —, en effet la plupart des nouvelles remontant à la fin des années quatre-vingt ou au début des années quatre-vingt-dix ont été retravaillées jusqu'en 2002 ou 2003.

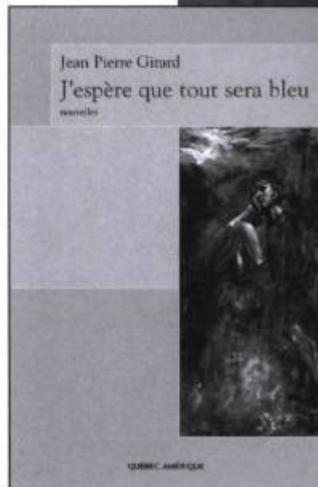
Le recueil s'ouvre sur un texte intitulé « Patience », sorte de lettre incantatoire adressée à la femme aimée, presque entièrement au futur et sous forme de liste descriptive de choses à venir ou anticipées. Tout se passe comme s'il s'agissait d'une tentative de couvrir l'ensemble des possibles dans l'espace et le temps, au terme de quoi, le narrateur « espère que tout sera bleu » (p. 15). Et cela en trois petites pages. Dans le texte suivant, le recueil entre pour ainsi dire dans la danse. Dans « Les rubans, les étoiles, la lumière » — écrite exceptionnellement en un soir de 1998 et lue lors d'un événement-spectacle de danse —, la nouvelle se concentre sur les gestes et surtout les pensées d'une danseuse en pleine action. C'est une narratrice éprouvée qui prend la parole dans « Voir l'homme que j'aime respirer pour la dernière fois », s'adressant à l'amant dans un déchirant discours intérieur, sorte de chant funèbre au seuil de la mort. Girard n'hésite pas à aborder les thèmes les plus difficiles. Mais parfois le sens se dérobe, comme dans « La mémoire des pleureurs » où le narrateur observe un homme entrer en coup

de vent dans une pièce d'un édifice de verre et en ressortir. Un des textes les plus étranges du recueil est sans doute « Le clown et l'enfant », composé de vingt et un fragments portant sur un vieillard ligoté dans un fauteuil roulant et sur une fillette qui s'achemine lentement vers l'homme à qui elle réservera un sort peu enviable. La nouvelle de clôture, « Le donateur », renoue quant à elle avec la limpidité, mais exploite le thème de la parole difficile, le narrateur ne sachant pas comment avouer certaines choses à son demi-frère.

Les nouvelles de Jean Pierre Girard sont des aventures liées à l'écriture et à la découverte du monde, des secrets qui s'y terrent, des souffrances refoulées, des aventures qui cherchent à remonter dans un grand désordre parfois ou dans un ordre narratif édifié sur des points aveugles qui refusent la clarté de l'expression canonique.



JEAN PIERRE GIRARD



NEW YORK, NEW YORK !

Depuis maintenant au moins un quart de siècle, Louise Cotnoir participe à la vie littéraire québécoise. Cette ancienne directrice de *La Nouvelle Barre du jour* a publié par ailleurs onze recueils de poésie depuis 1983. Venue sur le tard à la nouvelle, elle a fait paraître en 1993 un recueil remarquable, *La déconvenue* (L'instant même). Dix ans plus tard, elle publie son second recueil, tout aussi impressionnant. Celle dont on dit de sa poésie que son « style [est] plus prosaïque que poétique » (Manon Dumais, *DOLQ*, tome 7, p. 734) n'est certes pas en territoire étranger lorsqu'elle aborde la nouvelle. Les treize nouvelles de *Carnet américain* sont toutes des bijoux d'écriture donnant forme à différents aspects de l'existence américaine. Si le discours est limpide, la thématique, elle, est lourde, Cotnoir exploitant ici le filon de la douleur humaine, du déracinement, de l'errance, de la perte. La mort est presque partout présente. C'est qu'il plane sur le recueil une odeur de post-onze-septembre, la plupart des personnages — en majorité des hommes appartenant à divers groupes ethniques installés à New York — tournant autour de l'île et du World Trade Center (WTC), ou de son trou. La première

nouvelle, « L'homme dans la boîte », donne le ton : un homme noir, « *African American* », défait depuis la perte de sa femme et de sa fille dans l'effondrement du « WTC », promène son désespoir déguisé en « boîte publicitaire ». Des personnages juifs, allemands, italiens, jamaïcains, russes, chinois, japonais d'origine peuplent les autres nouvelles, toujours aux prises avec des souvenirs de la mère patrie, des sentiments de « morcellement » (titre d'une nouvelle emblématique du recueil). Seules deux nouvelles représentent des Américains de souche, et ce, pour en faire des portraits antithétiques. Ainsi dans « Le croyant », Cotnoir offre la description d'un retour du Viêtnam d'un personnage égaré dans sa folie meurtrière. La nouvelle a un effet terrifiant. La nouvelle de clôture, « CARNET américain », met en scène « Jeremy Olmsted [...] de lignée américaine, c'est-à-dire l'un des

rare "citoyens sans trait d'union" [...] dans cette Amérique cosmopolite » (p. 94). Ce professeur de littérature comparée « a appris à considérer autrement sa ville, ses métissages » (p. 95) grâce à un ami italien. Il rédige au cours de ses errances dans la ville des notes, des pensées dans un carnet qu'il traîne avec lui. Chose étonnante, une de ses notes est extraite du *Nez qui voque* de Réjean Ducharme, mais elle est

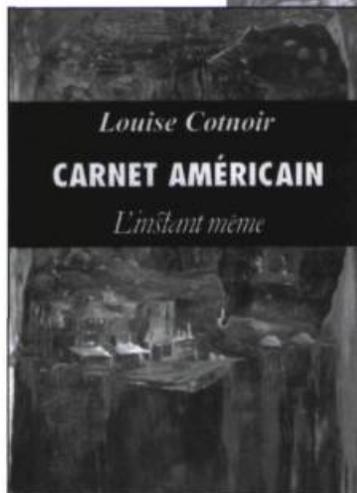
donnée comme sortant de sa plume à lui. Ailleurs, il cite de mémoire un autre texte, ce qui peut paraître possible de la part d'un spécialiste de littérature comparée. Mais comme le procédé se répète dans d'autres nouvelles dans des situations hautement improbables, on se dit qu'il y a là un phénomène d'intertextualité exhibé qui n'a rien de gratuit. Pourquoi, par exemple, faire dire à un chauffeur de taxi d'origine russe une citation tirée explicitement de *Décalage vers le bleu* de Louise Bouchard (« L'oubli est une fracture, une brèche, une solution de continuité », p. 86), sinon pour signifier que le plagiat est notre pain quotidien, que souvent les gens les plus simples ont les mêmes idées et les mêmes mots que les poètes pour dire la même détresse universelle? Car c'est bien de cela qu'il s'agit dans ce magnifique recueil de Louise Cotnoir : une peinture en *patchwork* qui tente de rassembler les morceaux épars d'une certaine détresse contemporaine.

TOUT SUR LE RIEN

Les vies défaites que Gilles Archambault met lui aussi en discours, dans *De si douces dérives*, son cinquième recueil de nouvelles, fascinent comme le font les spectacles de petites ou grandes catastrophes. L'écriture entre pour beaucoup dans cette fascination, l'auteur, qui fête cette année le quarantième anniversaire de sa carrière littéraire, n'étant pas en reste lorsqu'il s'agit de prendre la plume ou de marteler le clavier.

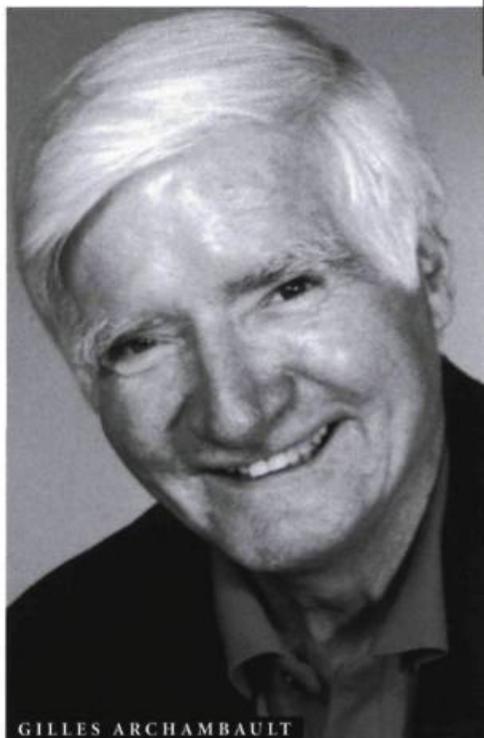


LOUISE COTNOIR



Louise Cotnoir
CARNET AMÉRICAIN
L'insolent même

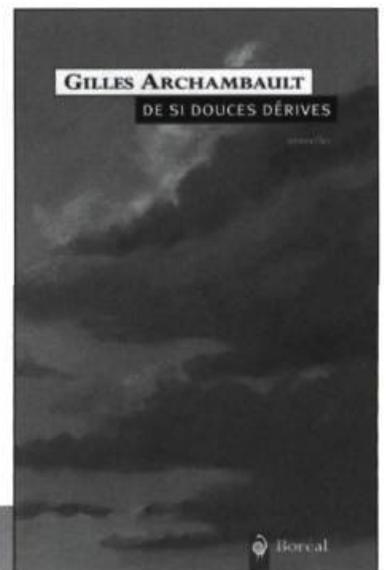
l'on accuse d'avoir été mauvais, comme dans « Le cinéma, ça t'irait », où un homme qui vient de perdre sa femme reçoit la visite de sa fille qui lui « hurle presque » qu'il « ne sai[t] pas ce qu'aimer veut dire » (p. 20). Ces petites et grandes déchéances ponctuent la vie des hommes et des femmes de ces *Si douces dérives*, qui sont en fait la plupart du temps des naufrages, la



GILLES ARCHAMBAULT

Les dix-sept esquisses de vies peu ou prou ratées que le nouvellier donne à voir dans des moments particulièrement creux de l'existence prennent presque toutes forme autour du rien, les personnages ayant tous perdu le goût de faire ce qu'ils faisaient, le désir amoureux s'étant aussi éteint avec le temps, après moult tentatives avortées. Archambault réalise avec un sombre éclat le vœu de Flaubert : faire de la littérature avec rien.

Le recueil s'ouvre avec une nouvelle, « Près du cimetière, tout près », qui flirte avec l'idée de la mort chez un professeur qui ne lit même plus les livres qu'il met au programme. L'ouvrage se referme, avec « Une invitation », sur le rire crispé d'un homme qui rate tout dans la vie. Les pères n'ont guère plus de chance, eux que



GILLES ARCHAMBAULT
DE SI DOUCES DÉRIVES

trajectoire des personnages étant effectivement soumise aux aléas d'un destin qui broie les gens. Qu'ils soient jeunes ou vieux, ils sont tous dans le même bateau. Même ceux qui ont de forts désirs finissent par plier l'échine, comme le pauvre jeune homme dans « Les enfants jouent », qui a « publié trois nouvelles de science-fiction dans des revues à faible tirage » (p. 45) et qui s'acharne inutilement à écrire des romans. Le spectacle de toutes ces misères devrait finir par lasser le lecteur, et pourtant, bien que le même modèle de relation à la vie (ou ce qu'il en reste) soit répété d'une nouvelle à l'autre, l'écriture atteint son but, qui est de faire voir par le truchement d'un discours impitoyable toute l'absurdité de l'existence, souvent remplie de vide.